LE CURIEUX,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR M. EUGENE.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de L'IMPÉRATRICE, *rue de Louvois, le 4 juin 1807.*

Prix : 24 sous.

BIBLIOTECA LIBRONE

A PARIS,

Chez Mad. MASSON, Libraire, Editeur de pièces de théâtre et de musique, rue de l'Echelle, N.° 10.

1807.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

12631

PERSONNAGES.

M.me DORVAL ;	*M.me Pellissier.*
M.me de GERVILLE, sa fille ;	*M.lle Delille.*
ÉMILIE, sœur de M.me de Gerville ;	*M.lle Adeline.*
GERVILLE, mari de M.me de Gerville ;	*M. Barbier.*
FORLANGE, curieux, parent de M.me Dorval ;	*M. Firmain.*
GERMAIN, valet de Forlange ;	*M. Armand.*
LISE, suivante ;	*M.lle Moliere.*
UN EXEMPT ;	*M. Valville.*

La Scène se passe à Paris, dans un Sallon appartenant à Madame Dorval.

AVIS.

Il n'y a d'Édition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Éditeur, qui poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

LE CURIEUX.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. DORVAL, GERVILLE, Mad. de GERVILLE.

Mad. de GERVILLE, *à son mari.*

Je le répète encor; oui, mon ami, je pense
Qu'à cela vous mettez beaucoup trop d'importance.

Mad. DORVAL, *à Gerville.*

Votre femme a raison.

GERVILLE.

Je sais ce que je fais.

Mad. DORVAL.

A votre place, moi, dès aujourd'hui j'irais
Chez le ministre, et là, sans le moindre mystère,
je dirais: Monseigneur, une fâcheuse affaire
M'a fait tirer l'épée avec mon colonel;
Un raccommodement a suivi ce duel,
Et mon jeune adversaire, en se jugeant lui-même,
S'est condamné; de plus, a pris un soin extrême
Pour que l'on ignorât tout ce qui s'est passé.
Cependant contre moi l'on vous dit courroucé,
Et de Brest à Paris j'ai cru devoir me rendre,
Pour me justifier: sans vouloir m'en défendre,
J'avouerai que je fus emporté, j'eus grand tort;
Mais enfin me voilà, disposez de mon sort.

GERVILLE.

Allons plus doucement, madame, je vous prie.
Vous voyez tout en beau, de tout je me défie.
Vous ne connaissez pas les hommes comme moi;
Dans ce siècle pervers on n'est sûr que de soi.
Je sais que le ministre est un juge équitable
Qui discerne toujours l'innocent du coupable;
Mais qui peut m'assurer qu'un ennemi jaloux
Contre moi n'aura pas provoqué son courroux?
Du brave St.-Firmin j'ai réclamé le zèle;
Seul de tous mes amis il me reste fidèle;
Ayant chez le ministre à tout moment accès,
Il pourra pénétrer ses sentimens secrets;
Il est depuis trois jours arrivé de sa terre.
Hier il m'a promis d'arranger mon affaire

Et doit au ministère aller dès aujourd'hui.
J'attends dans la journée une lettre de lui,
Et jusques-là je veux agir avec mystère.

Mad. DORVAL.

J'y consens, mais pourtant, s'il ne vous faut rien taire,
je souffre de traiter mon gendre en ma maison
Ainsi qu'un étranger, de taire votre nom
Pour vous donner celui de monsieur de Favière,
Habitant de province, et dont jadis le père
Fut un de nos amis.

Mad. de GERVILLE.

Ah! c'est sur-tout ma sœur
Que je voudrais pouvoir tirer de cette erreur.
Cette charmante enfant, cette chère Emilie!
De connaître son frère elle a si grande envie!
En me parlant de vous: je ne l'ai jamais vu,
Me disait-elle hier, votre hymen fut conclu,
Quand j'étais en province auprès de notre tante.

Mad. DORVAL.

Et Forlange!...

GERVILLE.

Forlange?

Mad. DORVAL.

Ah! comme il me tourmente
En me questionnant.

GERVILLE.

Gardez-vous bien, morbleu,
De lui faire sur moi le plus léger aveu.
Sa curiosité vraiment est incroyable;
Qu'est-ce? pourquoi? comment? hein? je me donne au [diable,]
Si ce n'est là toujours sa conversation.
Qu'il ne soit point instruit de ma position;
Un curieux toujours est moins discret qu'un autre,
Il vous dit un secret pour apprendre le vôtre.

Mad. DORVAL.

Ne dites pas de mal de ce jeune parent;
J'en conviens avec vous, son travers est bien grand;
Mais il est sage, bon, d'un commerce facile,
Et s'il a le défaut de sa petite ville
Paris et mes conseils sauront l'en corriger.

GERVILLE.

Il sera mal aisé de le faire changer.

Mad. de GERVILLE.

J'ai déjà pour cela pris d'inutiles peines.

Mad. DORVAL.

Il n'est encore ici que depuis trois semaines.

LISE, *entrant, à Madame Dorval.*

Monsieur de St.-Firmin vient d'entrer pour vous voir.

GERVILLE, *bas.*

Ah! bon.

Mad. DORVAL.

Et vîte, et vîte, allons le recevoir.

SCENE II.

LISE, GERMAIN.

LISE.

Quel grand empressement! ce monsieur de Favière
Assurément ici couvre quelque mystère.

GERMAIN.

Bonjour, Lise, bonjour.

LISE.

Bonjour, monsieur Germain.

GERMAIN.

Ouf! je suis tout en eau; depuis le grand matin
Nous marchons, nous faisons des courses éternelles;
Ah! quel chien de pays! toujours choses nouvelles;
Et mon maître, morbleu! serait au désespoir,
S'il était dans Paris un coin qu'il ne pût voir.
Places, palais, hôtels, jardins, ponts, quais, fontaines,
Eglises, monumens, artistes, porcelaines,
Manufactures, bains, bijoutiers et marchands,
Les Petites-Maisons et les muets parlans,
Les tableaux de Rubens, les peintures grivoises....
Et nous allons ce soir voir les ombres chinoises.

LISE.

En vérité?

GERMAIN.

D'honneur, oui; mais tu ne sais pas
Ce que mon maître a fait ce matin?

LISE.

Non.

GERMAIN.

Tout bas,
Je veux te raconter cette belle avanture.
Ce matin nous avons voulu voir l'encolure
D'un petit homme, fait de cire ou de carton,
Qu'on appelle automate, et qui, sur un cordon,

Saute, danse, salue avec beaucoup de grâce,
Et fait en s'amusant cent tours de passe-passe.
Mon maître, après l'avoir regardé quelque tems,
A desiré sávoir par quels moyens savans
On pouvait animer ainsi ce petit homme;
De mille questions aussitôt il l'assomme,
En croyant que pour lui, sans doute, on répondrait;
Mais vraiment il s'obstine à garder son secret,
Forlange court à lui, dans sa fureur éclate,
Et se bat en duel avec un automate.

LISE, *riant.*

On a donc bien raison de répandre en tous lieux
Que l'on ne vit jamais d'homme si curieux.

GERMAIN, *en confidence.*

Assurément; aussi je crois au fond de l'âme
Qu'en le formant Nature a cru faire une femme.

SCÈNE III.

GERMAIN, LISE, FORLANGE.

FORLANGE, *dans le fond.*

Ah! ah! Germain et Lise, à ce qu'il me paraît,
Se parlent bas tous deux. Voyons donc ce que c'est.

LISE, *à Germain.*

Mais on m'a dit de plus que sa manie étrange
Avait plus d'une fois coûté cher à Forlange.

FORLANGE, *bas.*

Elle parle de moi.

GERMAIN, *à Lise.*

Comment?

LISE.

Oui, l'on prétend
Que sans être apperçu, par fois, en écoutant
Des gens qui discouraient sur lui sans nul mystère,
Il s'entendit traiter d'une triste manière,
Car il ne voit jamais quelqu'un parler tout bas,
Sans se mettre soudain doucement sur ses pas,
Tendre attentivement son oreille en silence,
Pour être du secret et de la confidence,
Et souvent on l'a vu....

FORLANGE, *se découvrant.*

C'est faux.

LISE.

Vraiment ici
Pour me désavouer l'instant est bien choisi.

GERMAIN, *bas.*

Il écoutait ! morbleu ! toujours ces tours de traître.

LISE, *bas.*

Sortons.

FORLANGE.

Lise, un seul mot.

LISE.

Mais on m'attend, peut-être.

GERMAIN, *bas.*

Fuyons.

FORLANGE.

Restez, maraud.

GERMAIN, *bas.*

Ce début n'est pas bon.

FORLANGE, *à Lise.*

Écoute, avec Germain de quoi parliez-vous donc ?

LISE.

Hélas ! vous le savez ; pourquoi cette demande ?

FORLANGE.

Ah ! ta discrétion, je gage, était moins grande
Avec lui qu'avec moi ; Lise, je parierais
Que de ce qui se passe ici tu l'instruisais.

LISE.

Que se passe-t-il donc ?

FORLANGE.

Quoi ! pourrais-tu, ma chère,
Dire que cet ami, ce monsieur de Favière
Ici ne cherche pas à tromper tous les yeux,
N'est pas dissimulé, n'est pas mystérieux ?
Parle donc, ne crains pas de paraître indiscrette.
Tu me diras encor, ma petite Lisette,
Ce qui peut d'Emilie altérer la gaité ;
De son état vraiment tu me vois attristé.
Avec elle élevé dès ma plus tendre enfance,
J'ai, tu n'en doute pas, droit à sa confiance.
Aux questions, pourtant que souvent je lui fais
Elle se tait ; son cœur est-il pris ?

LISE.

Je ne sais.

FORLANGE.

Tiens, Lise, entre nous deux bannissons toute feinte.
Voyons ; dort-elle bien, la nuit ?

LISE, *bas.*

Quelle contrainte !
Eh ! mais, oui.

FORLANGE.

Rêve-t-elle ?

LISE.

Il se peut.

FORLANGE.

Quelquefois
Ne semble-t-elle pas distraite ?

LISE.

Je le crois.

FORLANGE.

Dans ses beaux yeux souvent ne voit-on point paraître
Une douce langueur ?

LISE.

Cela pourrait bien être.

FORLANGE.

Soupire-t-elle ?

LISE.

Non.

FORLANGE.

Te gronde-t-elle ?

Non.

FORLANGE.

Lui crois-tu de l'amour, en un mot ?

LISE.

C'est selon.

FORLANGE, *impatienté.*

C'est selon, oui, je crois, non.... encore un coup, Lise...

LISE.

Et quand on ne sait rien, que voulez-vous qu'on dise ?

FORLANGE.

Voilà ma bourse, tiens.

LISE.

C'est différent.

FORLANGE.

Eh bien ?

LISE.

Monsieur...(*bas*)Que lui dirai-je ? eh quoi ! ne sais-je rien ?

FORLANGE.

Parle.

LISE.

Je pourrais bien vous dire en confidence....
Mais il me faut jurer le plus profond silence.

FORLANGE.

Oui, oui.

LISE.

Vous promettez....

FORLANGE.

Mon dieu, que de façons!

LISE.

Ce secret est le mien.

FORLANGE.

Il n'importe, voyons.

LISE.

Vous le voulez? eh bien! j'ose donc vous le dire;
J'éprouve un embarras qu'on ne saurait décrire;
Ma situation est pénible à l'excès.
Un jeune homme charmant, de votre âge, à-peu-près,
Me poursuit en tous lieux, me tourmente sans cesse,
M'obsède sans relache, et vivement me presse.
Il est adroit, s'y prend au mieux pour m'attendrir,
Et je voudrais pouvoir contenter son desir;
Je l'ai même promis, il en a ma parole;
Mais je vais y manquer, et cela me désole.

FORLANGE.

Et qu'exige de toi cet étrange importun?

LISE, *s'enfuyant.*

Trente secrets, monsieur, quand je n'en sais pas un.

FORLANGE.

Que le diable t'emporte; ah! maligne friponne
Tu gagnes bien, morbleu! l'argent que je te donne.

SCENE IV.

FORLANGE, GERMAIN.

FORLANGE.

Pour vous, monsieur le fat....

GERMAIN, *bas.*

A mon tour, maintenant.

FORLANGE.

Vous jasez donc sur moi? je vous trouve plaisant.

GERMAIN.

Monsieur....

FORLANGE.

Moi, curieux! moi! quelle calomnie!
Tantôt, à déjeûner, la mère d'Emilie
Avec Favière a-t-elle assez causé tout bas?

GERMAIN.

Oui.

FORLANGE.

Les ai-je écoutés?

GERMAIN.

Monsieur, je ne crois pas.

FORLANGE.

Eh bien ! monsieur le sot, c'était donc à vous-même
D'écouter leur secret avec un soin extrême.

GERMAIN.

Moi? vous vouliez.

FORLANGE.

Eh quoi ! ne t'en ais-je pas, dit,
Par des signes certains trente fois averti?
Il fallait leur aller présenter tes services,
Quelque mets, quelqu'assiette, offrir tes bons offices,
Et tâcher, en un mot, d'entendre leurs discours;
Point du tout, le coquin était planté toujours
Derrière mon fauteuil, ne pensant qu'à son maître;
Monsieur veut-il ceci? veut-il cela?... Le traître
M'eût fait manger, je crois, dix fois plus qu'il ne faut,
Et quand je lui fesais quelque signe, aussi-tôt
Il me versait à boire.

GERMAIN.

Oui, tels sont nos usages.

FORLANGE.

Va, mieux que toi jamais on ne vola ses gages.

GERMAIN.

Monsieur, excusez-moi, croyez qu'à l'avenir
Je saurai la façon dont il faut vous servir;
Oui, vous n'aurez plus lieu de me faire querelle;
Je retiendrai toujours votre leçon nouvelle;
Et quand vous me direz de vous verser du vin
Je desaltererai, monsieur, votre voisin.

FORLANGE.

Allons, paix, s'il vous plaît; qu'on me laisse tranquille.

SCENE V.

FORLANGE, Mad. DORVAL.

Mad. DORVAL.

C'est toi petit cousin? tu parcours donc la ville
Tout le jour? on se plaît dans ce bruyant pays.

FORLANGE.

Ah! madame, on ne peut trop parler de Paris;
Plus je le vois et plus je m'étonne et j'admire;
Ici l'on doit venir alors qu'on veut s'instruire.
A nos yeux enchantés, dans un mouvant tableau,
Paris offre toujours un spectacle nouveau.

L'industrie et les arts, le goût et la science
Ont dans ce beau pays fixé leur résidence.
Mieux qu'ailleurs la beauté par un art séducteur
Sait y faire regner son pouvoir enchanteur,
Et par un doux secret, nous plaît et nous désarme.
Ici tout éblouit, nous séduit et nous charme.
C'est à Paris, enfin, que l'homme observateur
Peut contenter ses goûts, son esprit, et son cœur.

Mad DORVAL.

Peste! Paris te doit de la reconnaissance
Pour ce portrait charmant.

FORLANGE.

Dans cette ville immense
Ce qui me plaît, sur-tout, c'est cette urbanité,
Et cette politesse, et cette aménité,
Dont je fais tous les jours la douce expérience.
Avec empressement, d'un air de complaisance,
Chacun prévient ici votre moindre desir.
Tournez-vous vos regards avec quelque plaisir
Sur un de ces objets qu'au public on expose?
A l'instant on vous dit: voulez-vous quelque chose?
Monsieur? que vous faut-il? Voyez, parlez, entrez,
Demandez, nous aurons ce que vous desirez;
Et puis, en attendant que votre goût s'explique,
On vous fait poliment voir toute la boutique.
C'est charmant.

Mad. DORVAL.

Oui, vraiment, mais en secret je vien
Ici te demander un moment d'entretien.

FORLANGE.

A moi, madame?

Mad. DORVAL.

Oui, mais....

FORLANGE.

En secret?

Mad. DORVAL.

Oui.

FORLANGE, *joyeux*.

J'écoute;
Parlez vîte.

Mad. DORVAL.

Tu dois t'apercevoir, sans doute,
Du changement d'humeur d'Emilie?

FORLANGE.

Oui, vraiment;
En auriez-vous trouvé la cause?

Mad. DORVAL.

Nullement.
J'attendais qu'elle vînt m'en parler la première ;
Mais tu devrais tâcher de savoir ce mystère.
En province elle fut élevée avec toi :
Tu la devineras plus aisément que moi.
Je sais que dès long-tems elle te traite en frère,
Et tu peux l'engager....

FORLANGE.

Oui, j'en fais mon affaire.

Mad. DORVAL.

Pour tout savoir sa sœur a fait de vains efforts.

FORLANGE.

Se taire, se cacher, c'est le plus grand des torts,
Un affreux procédé ; soyez sûre d'avance
Que je saurai répondre à votre confiance.
Oui, vous pouvez compter.... justement je la voi
Sa sœur est avec elle ; il suffit, laissez-moi.
Je m'en vais commencer.

Mad. DORVAL, *sortant.*

Je compte sur ton zèle.

SCENE VI.

FORLANGE, Mad. de GERVILLE, EMILIE, *qui en voyant Forlange s'entretiennent tout bas et avec action.*

FORLANGE.

Oh ! je saurai remplir ma mission nouvelle.
(*Les saluant.*) Mesdames, permettez....
(*Elles le saluent et continuent à parler bas.*)
(*à part.*) Elles se parlent bas.
Mesdames, j'ai l'honneur.... elles n'écoutent pas.
Me pardonnerez-vous, si j'interromps.... que diable,
Ceci finira-t-il ?... ce tête-à-tête aimable....
Pas un mot. Oh ! parbleu ! pour me faire enrager
Elles sont donc d'accord ?... si, sans vous déranger,
Je pouvais un moment....

Mad. de GERVILLE.

Non, laissez-nous, de grâce.

FORLANGE, *bas.*

Le joli compliment. (*haut.*) Oui, je quitte la place.
(*bas.*) Je sors ; mais dans l'instant je reviens sur mes pas,
Et leur secret, parbleu ! ne m'échappera pas.

SCÈNE VII.

Madame de GERVILLE, ÉMILIE.

EMILIE.

Je vous ai fait, ma sœur, l'aveu le plus sincère;
Oui, Forlange est, hélas! celui qui sait me plaire.

Mad. de GERVILLE.

Fort bien.

EMILIE.

Ah! du secret, sur-tout, répondez-moi.

Mad. de GERVILLE.

Oui, je le garderai, j'en donne ici ma foi.
Mais sur un tel amour, ma sœur, pourquoi vous taire?
Il sera, j'en suis sûre, approuvé par ma mère.

EMILIE.

Eh! pouvez-vous penser que je veuille jamais
M'unir avec un homme en butte à tous les traits
Dont on voit l'accabler sans cesse la satyre?
Sur son défaut partout chacun se plaît à rire;
Et je veux l'oublier. Oui, ma sœur, entre nous,
Il doit être cruel de rougir d'un époux.

Mad. de GERVILLE.

Voilà donc le sujet qui cause votre peine?
Je veux vous consoler.

EMILIE.

Consolation vaine!
A lui je ne veux plus penser.

Mad. de GERVILLE.

Ah! doucement;
Mon Émilie, il faut corriger votre amant.

EMILIE.

Quoi! vous auriez l'espoir?..... mais comment donc s'y [prendre?]

Mad. de GERVILLE.

Vous aime-t-il bien fort?

EMILIE.

Hélas! son cœur est tendre;
Quand je le fuis, toujours je le vois s'affliger,
Il se fâche, soupire. et j'ai bien su juger
Qu'il me chérit au moins tout autant que je l'aime.

Mad. de GERVILLE.

Bon, de le corriger prenez donc soin vous-même.

EMILIE.

Qui, moi? vous plaisantez? je ne pourrais jamais....

Mad. de GERVILLE.

Eh! croyez-moi, l'amour vous répond du succès;
A ce regard si doux, à cette voix si tendre
Forlange pourra-il refuser de se rendre?
Non; suivez mes conseils, dites-lui simplement
Que pour lui votre cœur éprouve un doux penchant;
Mais qu'un maudit travers, dont rien ne le corrige,
Vous parle contre lui, vous blesse, vous afflige,
Et que s'il ne l'abjure, avant la fin du jour,
A votre main il doit renoncer sans retour.
A ces mots ajoutez un regard, un sourire,
Et vous réussirez, j'ose vous le prédire.

EMILIE.

Point, mes leçons n'auront aucun pouvoir sur lui.....
(*Naïvement.*)
Les commencerons-nous, ma sœur, dès aujourd'hui?

Mad. de GERVILLE.

Mais, oui; par un billet, sans que rien vous arrête,
Demandez à Forlange audience secrette.

EMILIE.

Par un billet? oh! non.

Mad. de GERVILLE.

Ma mère, en tous les tems,
L'a regardé, ma sœur, comme un de ses enfans;
Ainsi, sans nul scrupule....

EMILIE.

Oh! non, c'est inutile;
Comment pourrais-je prendre et le ton et le style....
Je ne sais pas encore écrire un billet doux,
Et puis-je.... mais, ma sœur, si vous l'écriviez, vous?

Mad. de GERVILLE.

Moi?

EMILIE.

Vous m'épargneriez un embarras extrême.

Mad. de GERVILLE.

Vraiment, je le veux bien, l'effet sera le même.
Au rendez-vous toujours Forlange volera,
Sans savoir qui le donne, et vous y trouvera.
D'ailleurs, nous allons rire, oh! oui, la chose est sûre;
Le curieux jamais n'a vu mon écriture,
Nous ne signerons point, et ce billet maudit
Par son obscurité va lui tourner l'esprit.

EMILIE.

Fort bien.

Mad. de GERVILLE.

Précisément, ce soir pour une affaire,
Je dois chez des amis aller avec ma mère,
Et vous pourrez tous deux causer dans ce salon.

EMILIE.

Écrivez donc; voilà tout ce qu'il faut.

Mad. de GERVILLE.

C'est bon.

EMILIE, *à elle-même, et s'éloignant.*

Pour le bien corriger, voyons, quel ton prendrai-je?

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, FORLANGE, *sans être vu.*

FORLANGE, *bas.*

L'une est à l'écart, l'autre... (*lisant sur l'épaule de Mad. de Gerville.*) Ah! bon dieu! me trompai-je?
Madame de Gerville écrire un billet doux
Si clair, si positif? ce que c'est que de nous?
(*Mad. de Gerville se lève et Forlange se sauve.*)

Mad. de GERVILLE.

Ces trois mots suffiront. Tenez mon Emilie,
Cela vous convient-il?

EMILIE.

Ah! voyons, je vous prie.

Mad. de GERVILLE.

De Forlange déjà je crois voir le dépit
Ne pouvant deviner d'où lui vient cet écrit.
Eh bien! approuvez-vous cette petite lettre?

EMILIE.

Assurément; par qui la ferons nous remettre?

Mad. de GERVILLE.

Par Lise; suivez-moi, nous allons la trouver.

EMILIE.

Chargez-vous de ce soin: seule je veux rêver
A mon nouvel emploi; bien répéter mon rôle.

Mad. de GERVILLE, *sortant.*

Fort bien, comptez sur moi.

SCÈNE IX.

EMILIE, *seule.*

Ceci me semble drôle.

Elle se moque; moi devenir précepteur!
Moi, tenir les discours d'un austère censeur!
Pour le persuader, comment pourrais-je faire?
Il faudrait prendre un air sérieux, bien sévère,
Et lui dire.... Voyons si j'y réussirai.
(*Elle se regarde dans une glace.*)
Le regard imposant, le maintien assuré.
Monsieur, avec franchise ici je dois vous dire
Qu'en tous lieux vous donnez matière à la satyre,
Que votre grand défaut scandalise partout,
Et... je ris, ce ton là ne me va point du tout.
Essayons d'en prendre un et plus doux et plus tendre.
Cher Forlange, déjà vous avez dû comprendre
Que j'éprouve pour vous le plus vif intérêt.

SCENE X.

FORLANGE, EMILIE.

FORLANGE, *entrant.*

Elle est seule, approchons.

EMILIE, *continuant.*

Un séduisant attrait,
Une conformité d'humeur, de caractère
Me fit de mon côté desirer de vous plaire.

FORLANGE.

Que dit-elle?

EMILIE, *continuant.*

Le ciel semble nous avoir faits
Pour être l'un à l'autre, et si l'hymen jamais
Unissait nos deux cœurs, du plus heureux ménage
Sans-doute à tous les yeux nous offrirons l'image.
Mais vous-même y mettez un obstacle cruel;
Depuis que réunis tous deux dans cet hôtel
Nous nous voyons... (*l'appercevant.*)
Oh! ciel!... Monsieur, il est horrible
De venir m'écouter; il n'est donc pas possible
D'être seule un moment?

FORLANGE.

Ah! ne vous fâchez point.

EMILIE.

Non, l'on ne fut jamais indiscret à ce point.

FORLANGE.

J'étais, mademoiselle, entré par cette porte,
Sans vous appercevoir, et croyez....

EMILIE.

Il n'importe;

Vous deviez ressortir en me voyant.

FORLANGE.

Oui, mais,
Peut on ainsi vous fuir? par des charmes secrets
Auprès d'elle toujours nous enchaine Emilie;
J'entre, par vos accens mon oreille est ravie;
D'un ton si séduisant, avec un air si doux,
Vous parliez et d'amour, et d'hymen, et d'époux.
Vous aviez à mes yeux tant d'attraits et de grâce,
Que je suis demeuré muet à cette place.
J'écoutais cette voix qui séduit notre cœur,
J'admirais ce sourire où se peint la candeur.....
Tenez, à tort ici vous me cherchez querelle;
A tout le monde, moi, sans crainte j'en appelle,
Et l'on décidera, pour vuider nos débats,
Qu'en vous voyant, on reste, et l'on ne s'enfuit pas.

EMILIE.

Tous ces beaux complimens ne savent point me plaire;
Expliquez-vous, monsieur, d'une façon plus claire.
Avez-vous entendu ce que j'ai dit ici?

FORLANGE, *souriant.*

Je sais que vous aimez.

EMILIE, *bas.*

Ciel! (*haut.*) Et savez-vous qui?

FORLANGE.

S'il faut parler sans fard, pas tout-à-fait encore;
Cependant je pourrais....

EMILIE, *bas.*

Je respire, il ignore....

(*Sortant brusquement.*)

Au moins, ce n'est pas vous, monsieur.

SCENE XI.

FORLANGE, *stupéfait.*

Quel doux aveu!
Quelle rigueur, oh ciel! elle m'étonne peu.
Oui, j'ai vu dans son cœur la froide indifférence
Remplacer cet amour juré dans notre enfance.
Mais qui peut donc ainsi me ravir son amour?
Qui? parbleu, quelque fat, quelque héros du jour.
Paris en compte tant.... Mais quel soupçon m'éclaire?
Ne viens-je pas d'entendre une phrase très-claire?
En parlant de celui qui captive ses vœux

Elle disait, croyant être seule en ces lieux :
Depuis que tous les deux dans cet hôtel nous sommes....
Or, dans cette maison, je ne vois que deux hommes,
Monsieur Favière et moi ; si je n'ai pas son cœur,
C'est donc lui, je ne puis faire en cela d'erreur,
Et mon raisonnement est des plus sûrs, je pense.
Ah ! que je gémirai d'une telle inconstance !
Elle ne m'aime plus, hélas ! c'en est donc fait !...
Mais parbleu, c'est égal, j'ai surpris son secret ;
Cela console, au moins.

SCENE XII.

FORLANGE, LISE.

LISE.

Monsieur, c'est une lettre
Qu'à l'instant dans vos mains on m'a dit de remettre.

FORLANGE.

A moi ? qui donc ?

LISE.

Monsieur, c'est un secret ; adieu.

FORLANGE, *décachetant.*

Je ne puis concevoir.... Eh ! Lise, attends un peu.

LISE, *sortant.*

Je suis pressée.

SCÈNE XIII.

FORLANGE, *seul.*

O ciel ! ma surprise est extrême.
Ce billet de tantôt, le voilà, c'est le même.
Madame de Gerville ?... ah ! qui l'eût dit, grands dieux !
Mais je ne l'aime pas, sa sœur a tous mes vœux.
Fort bien ; mais pour Favière elle m'est infidelle,
Et je serais un sot.... ah ! ah ! mademoiselle,
Me croyez-vous si fou que d'aimer sans retour ?
Vous m'oubliez ? eh bien ! avant la fin du jour
Je trouve une autre belle ; et puis la jalousie
Pourrait bien ramener la volage Emilie ;
Oui, si je ne le suis, feignons d'être amoureux...
Mais j'apperçois venir notre mystérieux.
Quoi ! malgré tous mes soins et ma persévérance,
Ne pourrai-je jamais gagner sa confiance ?

Voyons.... j'ai remarqué qu'un assuré moyen
De savoir un secret, c'est de dire le sien ;
J'en possède un.... oui, oui, j'ai mon dessein en tête.

SCENE XIV.

FORLANGE, GERVILLE.

GERVILLE, *sans voir Forlange.*

Saint-Firmin, m'a-t-il dit, à me servir s'apprête :
Il doit chez le ministre être reçu ce soir ;
Mais, sans trop écouter un dangereux espoir,
Suivons bien ses conseils, et cachons-nous de même.
On me cherche, dit-on, avec un soin extrême,
Ainsi, soyons prudent.... Ah ! monsieur, serviteur.

FORLANGE.

Que je vous fasse ici compliment de bon cœur.

GERVILLE.

A moi, monsieur ?

FORLANGE.

Sans doute.

GERVILLE.

Et sur quoi, je vous prie ?

FORLANGE.

Sur l'amour qu'a pour vous la sensible Emilie.

GERVILLE.

Elle m'aime ? Emilie ?

FORLANGE.

Eh ! vous le savez bien.

GERVILLE.

Qui, moi ? je veux mourir si j'en sus jamais rien.
(*Bas.*) Est-il devenu fou ?

FORLANGE.

J'en suis certain. Pour elle
Mon cœur brûla long-tems d'une flamme fidelle ;
Mais j'espère dans peu ne plus l'aimer du tout,
Et franchement sa sœur est bien plus de mon goût.

GERVILLE, *étonné.*

Sa sœur ?

FORLANGE, *souriant.*

Eh ! oui, sa sœur, madame de Gerville.

GERVILLE.

Vous l'aimez ?

FORLANGE.

Pas encor.

GERVILLE.

La feinte est inutile,
Vous l'aimez, je le vois.

FORLANGE.

Je conviens, entre nous,
Qu'elle est aimable, belle, et qu'il serait bien doux....

GERVILLE.

Et d'un pareil amour a-t-elle connaissance?

FORLANGE.

Mais, par ce qu'elle a fait aujourd'hui, je le pense.

GERVILLE.

Eh! qu'est-ce donc, bon dieu?

FORLANGE.

Je dois être discret.

GERVILLE.

Voudriez-vous, monsieur, me taire un tel secret?
Dans la même maison nous vivons l'un et l'autre,
Chez madame Dorval mon amie et la vôtre;
La franchise devrait régner entre nous deux.

FORLANGE.

Et pour cela, monsieur, souvent je fais des vœux;
Il nous serait bien doux, vous, aimant Emilie.
Et moi, trouvant sa sœur aimable et fort jolie,
De pouvoir l'un à l'autre, à chaque instant du jour,
Confier nos plaisirs, nos progrès en amour:
Mais vous vivez toujours seul et dans le silence.

GERVILLE, *avec humeur.*

Eh bien! soit, qu'entre nous règne la confiance.

FORLANGE.

Parlez-vous tout de bon?

GERVILLE.

Tout de bon.

FORLANGE.

Vous serez
Mon ami?

GERVILLE.

Votre ami.

FORLANGE, *bas.*

Bon. (*haut.*) Et vous me direz
Les secrets que toujours vous gardiez en vous-même?

GERVILLE.

Oui.

FORLANGE.

Vous m'apprendrez tout?

GERVILLE.

Tout.

FORLANGE, *bas.*

Quel plaisir extrême!

GERVILLE.

Mais aussi...

FORLANGE.

Je n'aurai rien de caché pour vous.

GERVILLE.

A la bonne heure.

FORLANGE.

Allons, mon cher, embrassons-nous.

GERVILLE, *bas.*

Ventrebleu! (*haut.*) Maintenant, çà, votre confidence.

FORLANGE.

Ah! doucement; pourquoi vouloir que je commence?

GERVILLE.

Comme étant le plus jeune.

FORLANGE.

Eh mais, je ne vois point...

GERVILLE.

Oh! marché nul, ou bien cédez-moi sur ce point.

FORLANGE, *bas.*

Marché nul? Ah! morbleu! Mais puis-je me permettre
D'exposer à ses yeux une pareille lettre?
Et quoi, ne sais-je pas combien il est discret?

GERVILLE.

Eh bien?

FORLANGE.

Eh bien, monsieur, lisez donc ce billet.

GERVILLE, *voyant le billet.*

Oh! ciel!

FORLANGE.

Hein? qu'avez-vous.

GERVILLE.

Ce n'est rien, la surprise...

FORLANGE.

Je pense qu'il n'est pas besoin que je vous dise
Qu'il faut un grand secret, car, quoique son époux
Eût tort dans tout ceci de se montrer jaloux.....

GERVILLE.

Il aurait tort?

FORLANGE.

On dit que son humeur sauvage
Le rend triste, inquiet, sombre dans son ménage,

Et que sa femme enfin ne doit pas l'adorer.
Loin d'elle, par état, forcé de demeurer,
Des Françaises il doit savoir quel est l'usage;
Oui, tout en respectant les nœuds du mariage,
Elles cherchent à plaire, à briller, et leur cœur
Se choisit sans scrupule un humble adorateur
Qui flatte leur orgueil et leur coquetterie.
Pour moi, fidèle aux lois de la chevalerie,
C'est le plus pur encens que je prétends offrir
A la beauté qui daigne aujourd'hui me choisir;
Voilà l'unique but que se promet notre âme;
Je suis son chevalier, elle sera ma dame,
Et son époux, enfin, peut être sûr, monsieur,
Que nous nous aimerons en tout bien, tout honneur.

GERVILLE, *bas.*

Comme c'est rassurant! en ce lieu, ce soir même,
Un rendez-vous! grands dieux! mon courroux est extrême.

FORLANGE.

Mais c'est à votre tour; allons, en peu de mots....

GERVILLE, *sortant très-brusquement.*

Eh! monsieur, laissez-moi, s'il vous plait, en repos.

SCENE XV.

FORLANGE, *seul.*

Que veut dire ceci? quoi! monsieur de Favière,
Après notre traité vouloir encor se taire?
Oh! parbleu, c'en est trop; c'est une trahison,
C'est une perfidie!... oh! j'en aurai raison,
Et je cours....

SCÈNE XVI.

FORLANGE, Madame DORVAL.

Mad. DORVAL.

Ah! c'est toi; que t'a dit Emilie?
As-tu su le sujet de sa mélancolie?

FORLANGE.

Assurément, madame.

Mad. DORVAL.

Eh bien! instruis-moi donc?

FORLANGE.

Elle adore Favière.

Mad. DORVAL.

Ah ! mon dieu ! tout de bon ?

FORLANGE.

Oui.

Mad. DORVAL.

Mais comment sais-tu ?...

FORLANGE.

Je le sais d'elle-même.

Mad. DORVAL.

D'elle-même ?

FORLANGE.

Oui, vous dis-je ?

Mad. DORVAL, *à part.*

Eh quoi ! c'est lui qu'elle aime.
Puisqu'il a su trouver le chemin de son cœur,
De ma fille, au plutôt, je dois finir l'erreur.
Oui, courons de ce pas trouver monsieur Favière ;
Il faut absolument qu'il se nomme son frère.

(*Elle sort.*)

FORLANGE.

Madame !... eh bien, morbleu ! tout le monde me fuit ?
Quelque malin démon aujourd'hui me poursuit.
Mais ce mystérieux !... je suis d'une colere !

(*Il se jette sur un fauteuil.*)

SCÈNE XVII.

FORLANGE, UN EXEMPT, *couvert d'une redingotte.*

L'EXEMPT, *dans le fond.*

Tâchons de bien remplir mon petit ministère.
Chez madame Dorval je connais un valet
Vieux, bavard, qui de tout pourra me mettre au fait.
J'ai demandé là-bas cet ancien camarade,
Et le portier m'a dit que, se trouvant malade,
Il était dans sa chambre, où j'ai permission
D'aller le visiter. Je connais la façon
De le faire parler ; il ne pourra se taire,
Et je saurai de lui si ce monsieur Favière
N'est pas vraiment Gerville, ainsi qu'on le prétend.

FORLANGE, *l'appercevant.*

Qu'est-ce ?

L'EXEMPT, *voulant sortir.*
Ah ! monsieur, pardon.

FORLANGE.
Arrêtez un moment.
Qui cherchez-vous ici ?

L'EXEMPT.
Quelqu'un, pour une affaire.

FORLANGE.
Madame Dorval?

L'EXEMPT.
Non.

FORLANGE.
Ou bien monsieur Favière?

L'EXEMPT.
Quoi! vous le connaissez ?

FORLANGE.
Beaucoup, assurément,
Le traître! il ma joué le tour le plus sanglant !

L'EXEMPT.
Comment donc, contre lui vous semblez en colère ?

FORLANGE.
Ce n'est pas sans sujet.

L'EXEMPT, *bas.*
Oh ! s'il pouvait se faire
Que ce jeune homme là m'instruisît tout d'un coup !

FORLANGE.
Et le connaissez-vous aussi ?

L'EXEMPT, *en confidence.*
Mais, oui, beaucoup.
(*Bas.*) Feignons de tout savoir ; c'est une marche sûre
Que j'employai toujours avec succès.

FORLANGE, *bas.*
J'augure
Que cet homme est instruit de ce maudit secret
Qu'on ne peut pénétrer. Son air sournois, discret
Semble me le prouver. Tâchons qu'il me l'apprenne.
(*haut.*) Si vous le connaissez, vous m'avouerez sans peine
Que l'on ne fut jamais plus faux, plus méfiant ;
Il se cache de tous.

L'EXEMPT, *bas.*
Il se cache, j'entend.
(*haut.*) Ecoutez donc, monsieur, à sa place, peut-être,
Vous en feriez autant ; en se faisant connaître
Il courrait trop de risque.

FORLANGE.
Et comment donc ?

L'EXEMPT.

Comment?

Ah ! vous faites le fin avec moi?

FORLANGE.

Non, vraiment.

L'EXEMPT. (*Voulant sortir.*)

Quoi ! vous ne savez pas !... alors, je dois me taire.

FORLANGE, *bas.* [mystère.]

Ah ! diantre ! (*haut.*) Eh bien ! monsieur, bannissons tout
Comme vous l'avez dit, je sais... (*bas.*) je ne sais rien ;
Mais, n'importe, feignons, car c'est le seul moyen.

L'EXEMPT.

A la bonne heure ; allons, sans détour, sans fiuesse
Nous pouvons donc causer. A lui je m'intéresse,
Et sans reproche, même, il m'a bien fait courir;
Mais, depuis quelques jours, songeant à le servir,
Je n'ai pas pu le voir. Dites-moi, je vous prie,
Est-il toujours prudent? je crains qu'on ne l'épie.

FORLANGE, *bas.*

Je le tiens. (*haut.*) Très-prudent: du matin jusqu'au soir,
Il s'enferme.

L'EXEMPT, *bas.*

Fort bien. (*haut.*) On ne vient pas le voir?

FORLANGE.

Depuis qu'il est ici, l'on n'y reçoit personne.

L'EXEMPT.

Tant mieux, car son affaire....

FORLANGE.

Eh bien?

L'EXEMPT.

N'est pas très-bonne.
Ne le trouvez-vous point?

FORLANGE.

Assurément, parbleu.
(*bas.*) Quel plaisir!

L'EXEMPT.

Je crains fort qu'il ne coure gros jeu
Dans ce moment.

FORLANGE.

Vraiment?

L'EXEMPT.

Mais ce qui me rassure,
C'est que dans cet hôtel, par une nuit obscure,
Il arriva, je crois?

FORLANGE.

Oui, dans un grand manteau.

L'EXEMPT, *bas.*

C'est lui, rien n'est plus clair.

FORLANGE, *bas.*

Il se livre, bravo.

L'EXEMPT.

Puis caché comme il l'est sous le nom de Favière...

FORLANGE.

Caché? Quoi, ce nom là n'est pas le sien?

L'EXEMPT.

J'espère.

Que vous ne voulez point feindre encore avec moi?

FORLANGE.

Oh! non, certainement.

L'EXEMPT.

Vous m'avez dit, je croi,
Que vous étiez instruit du secret de notre homme;
Vous savez donc que c'est Gerville qu'on le nomme?

FORLANGE, *bas.*

Gerville? Eh non, il est à Brest en garnison.
C'est un de ses parens, alors du même nom.
Voyons, feignons toujours.

L'EXEMPT.

Pourquoi tout ce mistère?
Vous êtes méfiant.

FORLANGE.

En aucune manière.
C'est Gerville, il est vrai.

L'EXEMPT.

Rien n'est plus assuré?

FORLANGE.

Oui, je le sais fort bien.

L'EXEMPT, *bas et sortant brusquement.*

Vivat, il est coffré.

FORLANGE.

Monsieur, où courez-vous? Quel dessein est le vôtre?
Il me fuit? Ah, parbleu, ce tour-ci vaut bien l'autre.
Quelle journée, oh! ciel! Oui, j'en deviendrai fou.
Un maudit inconnu, sorti je ne sais d'où...

SCENE XVIII

FORLANGE, GERMAIN.

GERMAIN, *accourant.*

Monsieur, je viens vous dire une grande nouvelle.

FORLANGE.

Quelle ?

GERMAIN.

Vous ne pourrez plus vous plaindre de mon zèle
Et me dire toujours qu'inutile valet,
Je ne sais pas des gens pénétrer le secret ;
Admirez-moi plutôt.

FORLANGE.

Parle sans verbiage.

GERMAIN.

Patience, un moment. J'ai, selon mon usage,
Visité tout-à-l'heure un certain vieux garçon
Qui depuis très-longtems sert dans cette maison.
Il est un peu malade, et moi, par complaisance,
Avec lui je vais boire à sa convalescence.

FORLANGE.

Va donc.

GERMAIN.

Le verre en main, on n'est guère discret,
Et de monsieur Favière il m'a dit le secret.

FORLANGE.

Vraiment.

GERMAIN.

Son colonel et lui prirent querelle ;
Un duel s'en suivit.

FORLANGE.

O ciel! quelle nouvelle!

GERMAIN.

Après l'événement, Favière s'est enfui.
Je veux dire Gerville.

FORLANGE.

Hein ! Gerville ?

GERMAIN.

Oui, c'est lui.
De madame Dorval, vous dis-je, c'est le gendre ;
Ce valet le connaît.

FORLANGE.

Ah ! que viens-je d'apprendre ?

Je crains....

GERMAIN.

C'est pour cela qu'il se cache de tous.
Contre lui le ministre est, dit-on, en courroux.
Des espions, partout, avec un soin extrême,
Le cherchent.

FORLANGE, *vivement.*

Juste ciel! je l'ai perdu moi-même.
Oui, je n'en doute pas, ce traître d'officier
N'était qu'un émissaire; il venait épier
Si Gerville est ici; que je crains sa colère;
Il apprendra bientôt ma faute. Ah dieux! que faire?
On viendra l'arrêter.... Je n'ai plus qu'un parti....
Oui, oui, le ministére est à deux pas d'ici,
Moi-seul j'ai fait le mal, courons plaider sa cause,
Pour le sauver, enfin employer toute chose,
Ne perdons pas de tems. Surtout, Germain, tais-toi.

GERMAIN.

Où diantre courez-vous? Monsieur?

FORLANGE.

Eh! laisse-moi.

SCENE XIX.

GERVILLE, GERMAIN.

GERMAIN.

Quel vertige le prend.

GREVILLE.

Elle est avec sa mère,
La perfide, et j'ai dû retenir ma colère.
Mais ici j'attendrai l'heure du rendez-vous.
(*Voyant Germain.*)
Que fais-tu là? va-t-en.

GERMAIN.

Il a l'air en courroux.

SCÈNE XX.

GERVILLE, Mad. de GERVILLE.

GERVILLE.

Si je ne connaissais très-bien son écriture,
Je croirais.... la voici, composons ma figure,

Et, s'il se peut, tâchons de nous bien contenir.

Mad. de GERVILLE, *bas.*

Ah! je vois mon mari : nos amans vont venir;
Il va tout déranger ici par sa présence;
Tâchons de l'éloigner.

GERVILLE, *bas.*

Elle m'a vu, pense,
Et va tout employer pour m'écarter d'ici.
Ah! le joli métier que celui de mari!

Mad. de GERVILLE.

Ah! c'est vous mon ami?

GERVILLE.

Mon ami, la traîtresse!

Mad. de GERVILLE.

Quoi! je vous vois toujours plongé dans la tristesse?

GERVILLE.

Je dois être si gai.

Mad. de GERVILLE.

Saint-Firmin vous a dit
Qu'il va, pour vous servir employer son crédit.
Le ministre saura les détails de l'affaire;
Vous n'avez aucun tort, cela fait que j'espère.
Tout, jusqu'à votre honneur, sera content enfin.

GERVILLE.

Mon honneur? oui, vraiment, il est en beau chemin.

Mad. de GERVILLE.

Comment donc, votre esprit encore se tourmente?
Votre position devient très-rassurante.

GERVILLE.

Elle est charmante.

Mad. de GERVILLE.

Allons, plus de chagrin, mon cher.
Dans le fond du jardin allez prendre un peu l'air.
Cela vous distraira.

GERVILLE.

Qu'avais-je dit?

Mad. de GERVILLE.

C'est l'heure
Où vous y descendez.

GERVILLE.

Non, ici je demeure.

Mad. de GERVILLE.

Mais....

GERVILLE.

Pourquoi donc chercher à m'éloigner ainsi?

Mad. de GERVILLE.

J'ai de bonnes raisons, sortez, mon cher ami.

GERVILLE.

Ah! fort bien. En effet, je sens que ma présence...

Mad. de GERVILLE.

Oui, montrez, s'il vous plaît un peu de complaisance.

GERVILLE, *en colère.*

Oh! j'enrage! il faut donc, madame, à votre avis....
Morbleu! me croyez-vous un époux de Paris?
Pensez-vous qu'à ce point je puisse me contraindre?

Mad. de GERVILLE.

Qu'avez-vous donc, monsieur?

GERVILLE.

Il n'est plus tems de feindre,
Madame; je sais tout, je sais qu'un rendez-vous
Appellé ici ce soir Forlange près de vous,
Et de votre billet il m'a donné lecture.

Mad. de GERVILLE.

Mon billet? ah! j'entends; oh! la bonne avanture!
L'excellent quiproquo! qu'il va nous amuser!

GERVILLE.

Quoi! par cette gaîté pensez-vous déguiser?...

Mad. de GERVILLE.

Eh! ce billet, mousieur, qui vous met en furie,
Ecrit par moi, me fut dicté par Emilie,
Qui, sentant pour Forlange un amour innocent,
Voulait moraliser ce curieux amant.
Je ris de vos soupçons, quand je devrais m'en plaindre.

GERVILLE.

Ah! quel soulagement! j'avais donc tort de craindre?
Voyons, répétez-moi....

Mad. de GERVILLE.

J'ai tout dit.

GERVILLE.

Eh! oui, mais.....

SCENE XXI.

Les Mêmes, Madame D'ORVAL,

Mad. DORVAL, *à Gerville.*

Ah! je vous trouve enfin; monsieur, sans nuls délais,
Il faut que votre nom soit connu d'Emilie.

GERVILLE.

Et pour quelle raison?

Mad. DORVAL.

Cette fille chérie
Brûle d'amour pour vous.

Mad. de GERVILLE.

Emilie?

GERVILLE.

Ah! parbleu,
Ceci n'est pas mauvais.

Mad. de GERVILLE.

Et de ce tendre feu
Qui vous a donc instruite?

Mad. DORVAL.

Emilie elle-même
A Forlange l'a dit.

Mad. de GERVILLE.

Et c'est lui seul qu'elle aime.

Mad. DORVAL.

Forlange?

Mad. de GERVILLE.

Eh! oui, vous dis-je Encore un de ses tours.

Mad. DORVAL.

Ah l'étourdi! sans cesse il entend au rebours.
Tout ceci me confond.

SCENE XXII.

Les Mêmes, EMILIE.

Mad. DORVAL.

Ah! je vois Émilie;
Entrez, mademoiselle, et parlez, je vous prie.
On dit que vous aimez votre jeune cousin.

EMILIE.

Qui? Forlange?

Mad. DORVAL.

Oui, Forlange, expliquez-vous enfin.

EMILIE.

Mais, ma mère....

Mad. DORVAL.

Eh bien! quoi! vous vous taisez encore?

EMILIE.

Oui, ma mère, je l'aime, et lui dit qu'il m'adore.

Mad. DORVAL.

Oui? Voyez donc un peu ce qu'il vient me conter.

SCÈNE XXIII.

Les Précédens, L'EXEMPT, DES ARCHERS, *à la porte.* LISE, GERMAIN.

L'EXEMPT, *à Gerville*

Monsieur, par ordre exprès je viens vous arrêter.

TOUS.

Oh! ciel!

GERVILLE.

De vous tromper, monsieur, vous devez craindre.

L'EXEMPT.

Non, vous êtes Gerville, en vain vous voulez feindre.

GERVILLE.

Et comment savez-vous?

L'EXEMPT.

Un jeune homme tantôt
Dans ce lieu, m'a de tout informé comme il faut.

GERVILLE.

Un jeune homme? Fort bien! c'est encor du Forlange.

Mad. DORVAL.

Ah! le traître!

GERMAIN.

Comment?

Mad. de GERVILLE.

Se pourrait-il?

EMILIE.

Qu'entends-je?

L'EXEMPT, *à Gerville.*

Suivez-moi, s'il vous plait.

Mad. de GERVILLE.

Je ne sais où j'en suis.

L'EXEMPT.

Marchons, monsieur, marchons, mes ordres sont précis.

SCÈNE XXIV et dernière.

Les Précédens, FORLANGE.

FORLANGE, *essoufflé.*

Un moment, un moment.

Mad. DORVAL, *en colère.*

Quoi, vous avez l'audace

De paraître à nos yeux?

FORLANGE.

Épargnez-moi, de grace.

EMILIE.

Qu'avez-vous fait, oh! ciel!

Mad. DORVAL.

Répondez.

FORLANGE.

Mon devoir.

Mad. DORVAL.

Quoi, vous osez encor?...

FORLANGE.

(*à l'Exempt.*) Vous allez tout savoir.
Vous, lisez ce papier, et partez aussi vîte
Que lorsque ici, tantôt, vous avez pris la fuite.
(*l'Exempt lit le papier et sort l'instant d'après.*)

GERVILLE.

Que veut dire ceci?

Mad. DORVAL.

Je n'y comprends plus rien.

FORLANGE.

Pour vous sauver, monsieur, il n'était qu'un moyen.
Après avoir tout dit au traître d'émissaire,
De votre sort j'ai su par Germain le mystère;
J'ai vu ma faute alors; et, sans perdre de tems,
Je vole au ministère.

GERVILLE.

Eh bien?

FORLANGE.

En peu d'instants.
J'arrive, et je demande à parler au Ministre.
Un portier sérieux, à la mine sinistre
Me dit qu'on ne peut voir mon Seigneur aujourd'hui.
Mais j'avise un moyen pour arriver à lui.
J'adopte votre nom; je m'appelle Gerville
Ais-je dit; ce seul mot a rendu tout facile;
Je monte; à l'audience, enfin, on m'introduit;
Je me rappelle peu ce que j'ai fait et dit,
Mais aux pieds du Ministre, en un mot, je me jette;
Je l'instruis de mes torts, et vingt fois lui répette
Que j'aime mieux mourir que de voir mon ami
Devenir malheureux par moi qui l'ai trahi;
Le Ministre sourit, j'en tire un bon augure;
Et j'apperçois bientôt, quelle heureuse avanture!

St.-Firmin près de lui qui l'implorait pour vous ;
Nous joignons nos efforts pour fléchir son courroux,
Il cède, enfin, monsieur, et vers vous me renvoie
Transporté de plaisir, le cœur rempli de joie
Vous dire que sans crainte il veut vous voir venir.
Recevoir dès demain ses ordres pour partir.

M. et Mad. de GERVILLE.

Qu'entends-je ?

Mad. DORVAL, *vivement et l'embrassant.*

Il est charmant ; je lui donne Emilie.
Son cœur est bon, suffit.

FORLANGE.

Mon bonheur et ma vie
Dépendent d'un tel nœud, mais j'aime sans retour.

Mad. DORVAL.

Elle est folle de vous.

FORLANGE.

Ciel qu'entends-je ? l'amour...

Mad. de GERVILLE.

Cette lettre, monsieur, ne vous venait que d'elle.
Je vous rends vos sermens, mon chevalier fidelle.
Mais ce billet, comment de moi l'avez-vous cru ?

FORLANGE.

Hélas ! derrière vous, ce matin je l'ai lu.

EMILIE.

Et pourquoi me donner de l'amour pour Gerville ?

FORLANGE.

Je dois vous l'avouer ; feindre est trop inutile.
En indiscret tantôt j'écoutais vos discours,
Que j'ai mal-entendus.

EMILIE.

Fuyez donc pour toujours
La curiosité, ce défaut condamnable.

FORLANGE.

Pour me faire abjurer un travers si blâmable.
Rappellez-moi souvent mes fautes de ce jour ;
Je sens qu'un tel ouvrage appartient à l'amour ;
Emilie à parlé, je cède à ce que j'aime,
Et pour me corriger il suffit d'elle-même.

Mad DORVAL.

Garde bien ta promesse, et deviens son époux.